

**PATRICK MODIANO OU L'IDENTITE RETROACTIVE**

**Simona Modreanu, Prof., PhD. And Liliana Foşalău, Assoc. Prof., PhD, "Al. Ioan Cuza"  
University of Iaşi**

*Abstract: A contradictory figure, often being read as a provocative Jewish writer, Patrick Modiano conducts a personal ambiguous struggle against/for oblivion. In short, limpid and very elegant sentences, he returns the same topics again and again, simply because these topics cannot be exhausted. Creating a unique cartography of Paris, delineated by memory and evoking restlessly a city forever changed by the upheaval of World War II, the writer chooses narratives, solipsist autofictions focused on the problematic construction of personal identity. From one novel to another, Modiano's literary "I" becomes less singular and paradoxically less defining. Both obvious and misleading, Modiano's narrative masks point towards a persona behind the glass.*

*Keywords: identity, subjectivity, memory, ambiguity*

«Vivre, c'est s'obstiner à achever un souvenir.» (René Char)

### 1. L'art de la mémoire

D'après le testament de M. Nobel, le célèbre prix récompense un écrivain « qui a fait la preuve d'un puissant idéal ». Mais est-ce d'un idéal qu'il s'agit lorsque l'on entonne inlassablement la mélodie de l'oubli et de l'identité fracturée ? Patrick Modiano, réputé pour son relativisme, n'est néanmoins pas un auteur engagé. Il montre sans cesse les ambiguïtés et les complexités des situations dépeintes et prend soin de ne pas passer pour un historien, même si ses romans ont une portée historique. Il n'exprime pas de jugement définitif, encore moins radical, dans ces textes dont le parfum d'inachèvement et l'empreinte stylistique unique justifient l'argument du comité Nobel, qui a souhaité honorer « l'art de la mémoire avec lequel il a évoqué les destinées humaines les plus insaisissables et dévoilé le monde de l'[Occupation](#) ». Le secrétaire perpétuel de l'Académie suédoise, Peter Englund, va plus loin encore, qualifiant l'auteur de « [Marcel Proust](#) de notre temps », car il a su créer « *un univers fantastique, [où] ses livres se répondent les uns aux autres* » !

Et répondent intertextuellement, baignant dans ce fluide qui alimente toutes les consciences créatrices, à d'autres grands textes des lettres françaises. Le roman *Place de l'Etoile*, par exemple, débute par un pastiche des écrits antisémites de Céline, alternant parodie et provocation, humour discret et charges acides :

Il espéraient un nouveau Marcel Proust, un youtre dégrossi au contact de leur culture, une musique douce, mais ils ont été assourdis par des tam-tams menaçants. Maintenant, ils savent à quoi s'en tenir sur mon compte. Je peux mourir tranquille. (...) Tous ces Français avaient une affection démesurée pour les putains qui écrivent leurs mémoires, les poètes pédérastes, les maquereaux arabes, les nègres camés et les juifs provocateurs. Décidément il n'y avait plus de morale. Le juif était une marchandise prisée, on nous respectait trop. Je

pouvais entrer à Saint-Cyr et devenir le maréchal Schlemilovitch : l'affaire Dreyfus ne recommencera pas. (Modiano, 1968 : 50)

La figure du père y est romanesque en raison même de son ambiguïté : Juif collabo ou Juif persécuté ? Schlemilovitch fait preuve d'une rare érudition. Apatrides, Schlemilovitch et le narrateur ressemblent étrangement à l'auteur, fils d'immigrés : « Je ne suis pas un enfant de ce pays. Je n'ai pas connu les grand-mères qui vous préparent des confitures, ni les portraits de famille, ni le catéchisme. » Ce qui illustre de façon poignante la recherche de l'identité qui reste la question fondamentale de ce premier roman, comme de tous ceux qui vont suivre. L'identité qui effraie le narrateur et trouble le lecteur par l'attrait quasi fantomatique exercé.

## 2. La parole de l'oubli

Nous voici donc devant trente romans et récits, depuis *La Place de l'Etoile* (1968) jusqu'à son tout dernier, *Pour que tu ne te perdes pas dans le quartier* (paru le 2 octobre), en passant par *Rue des boutiques obscures* (1978), qui sont tous une quête du passé. En 1974, il a écrit, avec le cinéaste Louis Malle, le scénario d'un film à succès, *Lacombe Lucien*, l'histoire d'un adolescent tenté par l'héroïsme, et qui plonge dans la collaboration dans la France de 1944. Il est également l'auteur d'autres scénarios, ainsi que d'un essai avec Catherine Deneuve sur la sœur tôt disparue de l'actrice, François Dorléac. Juré en 2000 du Festival de Cannes, il a aussi écrit des paroles de chansons, comme *Etonnez-moi Benoît !*, interprétée par Françoise Hardy, et publié un entretien avec l'essayiste Emmanuel Berl. Il obtient en 1972 le Grand Prix du roman de l'Académie française pour *Les Boulevards de ceinture*, le Goncourt en 1978 avec *Rue des boutiques obscures* et le Grand Prix national des lettres pour l'ensemble de son œuvre en 1996. Patrick Modiano est traduit en quelque 36 langues.

L'écrivain n'a cessé d'inventorier à la fois une géographie mentale des régions de l'inconscient, hanté par les fantômes de la mémoire, tout comme il arpente inlassablement un Paris dévasté par les hommes et le temps. Ayant comme noyau **l'oubli**, les romans de Modiano tournent autour d'un manque, d'un mystère insoluble, d'une reconstitution qui échappe toujours, d'un puzzle dont la dernière pièce ne se remettra jamais en place. A longer ses textes comme on longe les rives de la Seine, on a presque l'impression que l'auteur écrit moins pour se souvenir que pour oublier, comme si la mémoire entièrement recouverte lui faisait peur, comme si le brouillard identitaire était, en fin de compte, plus rassurant qu'un contour précis mais traumatisant. L'enfant malaimé, abandonné par les parents de pension en internat, déchiré par la mort de son frère de 10 ans, qui se languit de l'amour de sa mère et du respect de son père, se cherche sous les traits de l'adulte égaré sans vraiment souhaiter se voir en pleine lumière. Le masque de l'ombre est bien plus confortable, mais la soif n'est jamais étanchée.

*Place de l'Etoile* a beaucoup plu à Raymond Queneau et sera publié en 1968, le sauvant peut-être d'une existence effilochée de fantôme errant. Depuis, les fantômes sont passés dans les livres, sous formes de personnages évanescents, évaporés, inquiétants :

C'est la même personne qui revient de roman en roman, mais de façon fantomatique, pas parce que j'aime les êtres éthérés, mais comme une photo qui aurait été rongée par l'oubli. C'est l'oubli qui est le fond du problème, pas la mémoire. On peut avoir été très intime avec quelqu'un, des années après, cette personne apparaît comme rongée, avec des pans entiers manquant dans votre mémoire. Ce sont ces fragments d'oubli qui me fascinent. (entretien avec Nelly Kapriélian, Les Inrocks, 9sept.2012)

Et ces fragments de l'oubli chez Modiano sont les mots, les seuls fils qui permettent de suivre les traces des êtres et des lieux sans (trop) se perdre soi-même. Le mot juste fait passer de l'autre côté du miroir pour essayer de revivre en bien ce qu'on a mal vécu une fois. Une parole rédemptrice donc, qui répare le temps perdu. Mais le voyage en sens inverse n'est pas toujours possible ; derrière le tain du miroir l'ombre hésite souvent à revenir vers la lumière. Tout le jeu de Modiano se tient dans ces va-et-vient douloureux.

Cette recherche constante et itérative de l'identité par tous les moyens possibles force l'admiration, et la compassion, sans pour autant pouvoir écarter une sorte de discomfort trouble devant une obstination un tantinet pathologique. La simplicité apparente absorbe et tisse une toile brumeuse au milieu de laquelle se tapit une mémoire récalcitrante, prête à dévorer chaque souvenir, à en filtrer d'autres, à en inventer, au besoin.

Avec *Rue des Boutiques obscures* (1978), la langue et le style de Modiano entre de plein pied et même de façon magistrale, en littérature. Son écriture vertigineuse donne le tournis, mais le plaisir du texte s'y glisse déjà :

La rue était déserte et plus sombre que lorsque j'étais entré dans l'immeuble. L'agent de police se tenait toujours en faction sur le trottoir d'en face. [...] Alors, une sorte de déclic s'est produit en moi. La vue qui s'offrait de cette chambre me causait un sentiment d'inquiétude, une appréhension que j'avais déjà connus. Ces façades, cette rue déserte, ces silhouettes en faction dans le crépuscule me troublaient de la même manière insidieuse qu'une chanson ou un parfum jadis familiers. Et j'étais sûr que, souvent, à la même heure, je m'étais tenu là, immobile, à guetter, sans faire le moindre geste, et sans même oser allumer une lampe. (p.122)

La conscience du moi, le rapport à autrui (ou son absence), la perception du temps, la mémoire fuyante forment les névroses phobiques des héros modianesques. La solitude est leur lot quotidien ainsi que l'errance à la recherche d'une identité problématique. Omniprésente et fantomatique, la présence du père hante fréquemment les pages. Les questions ontologiques assaillent – jusqu'au point de non retour – les narrateurs obsédés par la mort, la leur, celle de proches ou de parfaits inconnus.

### 3. Le biographe des anonymes

D'un livre à l'autre, on a la sensation de lire le même ouvrage. Dans *Un pedigree*, Modiano écrit :

À part mon frère Rudy, sa mort, je crois que rien de tout ce que je rapportera ici ne me concerne en profondeur. J'écris ces pages comme on rédige un constat ou un curriculum vitae, à titre documentaire et sans doute pour en finir avec une vie qui n'était pas la mienne. Il ne s'agit que d'une simple pellicule de faits et gestes. Je n'ai rien à confesser ni à élucider et je n'éprouve aucun goût pour l'introspection et les examens de conscience. Au contraire, plus les choses demeuraient obscures et mystérieuses, plus je leur portais de l'intérêt. Et même, j'essayais de trouver du mystère à ce qui n'en avait aucun. Les événements que j'évoquerai jusqu'à ma vingt et unième année, je les ai vécus en transparence – ce procédé qui consiste à faire effiler en arrière-plan des paysages, alors que les acteurs restent immobiles sur un plateau de studio. Je voudrais traduire cette impression que beaucoup d'autres ont ressentie avant moi : tout défilait en transparence et je ne pouvais pas encore vivre ma vie ». (2005 : 44)

Une impression que le lecteur retrouve dans tous les livres, confronté à la recherche d'une identité fuyante comme toujours vécue de l'extérieur dans l'absence d'un soutien parental jamais défini explicitement. Bien au contraire, Modiano se retient, comme il l'écrit, de noter la dureté de ses parents à son égard et le manque d'amour dans son enfance :

*Jamais je n'ai pu me confier à elle [sa mère] ni lui demander une aide quelconque. Parfois, comme un chien sans pedigree et qui a été un peu trop livré à lui-même, j'éprouve la tentation puérile d'écrire noir sur blanc et en détail ce qu'elle m'a fait subir, à cause de sa dureté et de son inconséquence. Je me tais. Et je lui pardonne. »*

La cruauté, voulue ou inconsciente, de ses parents est à la racine de son écriture, un refuge pour échapper au souvenir tout en le choyant, en le reformant, comme lorsqu'adolescent, il s'échappait tard dans la nuit, dans le quartier de Grenelle, en suivant les petites rues au hasard, après avoir modifié la date de naissance sur son passeport, afin d'avoir l'âge de la majorité aux yeux des policiers qui faisaient souvent des contrôles à l'époque. Ce simple détail est significatif d'une quête intermittente, d'un besoin d'autofiction aussi intimement constitutif de l'être que celui de prospection inquisitoriale à la recherche de son moi fuyant.

Qu'est-ce qu'on aime dans les textes de Patrick Modiano? C'est ce ton, cette ambiance indéfinissable qui n'appartient qu'à lui: on commence à lire, et on se laisse prendre. Dès les premières lignes s'installent une vie, un décor, des interrogations. Nous voilà embarqués dans une histoire avec ce narrateur hésitant, à la mémoire à la fois précise et trouble, sur les pas de ces destins cabossés. C'est une musique, parfois décriée, mais c'est Modiano.

Dans *Chien de printemps* (1993), le personnage est un photographe qui semble avoir existé mais que Modiano a inventé: après avoir connu une certaine notoriété, Francis Jansen prend la soudaine décision de tout abandonner pour partir au Mexique. Il laisse au narrateur toutes ses photos - comme la marque de son passage. Le jeune homme n'en fait rien. Ce n'est que des dizaines d'années plus tard, en retrouvant un cliché, qu'il replonge dans ces archives. «Il a quitté la France au mois de juin 1964, et j'écris ces lignes en avril 1992 (...). Son souvenir était resté en hibernation et voilà qu'il ressurgit au début de ce printemps de 1992.» C'est, bien sûr, l'un des thèmes majeurs de Modiano : la quête d'un homme, d'un parcours, d'une destinée à travers des photos, des papiers d'identité, des documents administratifs, des annuaires téléphoniques... Ou comment reconstituer un puzzle dont on n'est pas sûr que toutes les pièces existent.

On ne sait pas par quelle magie l'auteur arrive à créer cette atmosphère chargée de mystère et de mélancolie, captivante et exaspérante à la fois. Il réussit surtout à mettre un peu de lumière sur des anonymes qu'il nous rend si attachants. On retrouve tout cela dans le roman *Dans le café de la jeunesse perdue*, 2007 (Modiano, c'est aussi des titres, qui parfois se ressemblent). Nous sommes à Paris, dans les années 1960. Une jeune femme disparaît. On ne sait pas grand-chose d'elle, si ce n'est son surnom: Louki. Comme d'autres personnes désœuvrées, elle se retrouvait dans ce Café de la Jeunesse Perdue, près du carrefour de l'Odéon. Mais qui était-elle? Afin de broser son portrait, Patrick Modiano laisse la parole à des hommes qui l'ont croisée et, finalement, si peu connue: un détective privé, un étudiant, un romancier en herbe et le mari de cette jeune femme. Chacun ne possède que des fragments de la vie de Louki, y compris son mari qu'elle n'a jamais appelé autrement que «Jean-Pierre Choureau».

C'est l'œuvre même de Modiano: il est le biographe méticuleux des anonymes, l'agent de recherche de personnes disparues sans laisser de traces, ou si peu. L'écrivain travaille

justement sur ce «si peu»: la date et le lieu de naissance, un permis de conduire, un carnet de chèques, «je notais tous ces détails qui sont souvent les seuls à témoigner du passage d'un vivant sur terre», explique le détective, qui livre en même temps le mode d'emploi du romancier. Et ajoute: «Avant tout, déterminer avec le plus d'exactitude possible les itinéraires que suivent les gens, pour mieux les comprendre.» Ou, encore «reconnaître les lieux sans entrer tout de suite dans le vif du sujet». Dans cette quête, on ne rencontre souvent que des silences - «Nous vivons à la merci de certains silences», dit-il, des attentes répétées, pas de travail régulier, pas de domicile fixe, des identités brouillées, des hôtels, des amis de passage: rien sur quoi se fixer. Et c'est tout le mérite de l'écrivain que de nous donner à lire la vie de ces inconnus.

Dans une étude de *La Ronde de nuit* (1969), Bruno Doucey soulignait que l'écriture de Modiano est une seconde chance pour ses personnages: «Elle offre à celui qui n'est rien la possibilité d'exister enfin et d'accéder à son humanité.» Oui, le romancier redonne vie à des gens perdus ; il cherche à les «sauver de l'oubli» et y parvient admirablement. Et l'académie suédoise vient de le couronner pour tout ce travail entamé en 1968 et qu'il n'a jamais cessé de remettre sur l'ouvrage, roman après roman.

#### 4. Le « je » musical et inaccompli

Modiano, c'est une voix, l'une des plus belles de la littérature française, une musique donc, accompagnée de mots simples et de nombreux silences. Des silences eux-même répétitifs, étranges, brumeux. Dans une interview accordée à Sylvain Bourmeau (« Libération », mai 2013), l'auteur se confesse :

Quand je suis obligé de relire pour corriger des fautes, j'ai une impression bizarre : je m'aperçois qu'inconsciemment j'ai répété les mêmes choses à travers beaucoup de livres. Et ces choses qui reviennent de manière identique, ces espèces d'automatismes, parfois les mêmes phrases forment comme un réseau et donnent une impression étrange, comme le produit d'une sorte d'amnésie. Mais vous avez raison : chaque fois j'ai l'impression d'essayer quelque chose de nouveau. Beaucoup de gens trouvent que c'est la même chose, mais moi j'ai le sentiment d'être débarrassé de quelque chose, d'avoir déblayé pour pouvoir m'y remettre. Il y a un mouvement.

Un mouvement en spirale, qui entraîne dans son tourbillon le héros modianesque, ce solitaire, désincarné, désamarré du monde, abandonné à soi-même. Une souffrance, dont l'écrivain lui-même a subi les affres et qu'il raconte, d'une façon ou d'une autre, dans tous ses textes. Il est extraordinaire de voir que même à cet âge, même après toute cette longue et difficile exploration de la mémoire, le romancier se confronte à la même identité fuyante, ou plurielle, qu'il a essayé de figer toute sa vie.

Vivre et donc écrire, s'agissant de Patrick Modiano, se joue en effet dans l'obstination de la mémoire. Pour l'écrivain, la mémoire est une contrée accidentée, fragmentée, jamais tout à fait sûre, toujours à revisiter. Car tout livre terminé n'est qu'une sorte de reflet magnétique d'un livre virtuel et inabouti. Le « je » modianesque procède d'un sentiment d'inaccomplissement. Il est d'abord un territoire intérieur: c'est l'inaccomplissement de sa propre histoire, celle de son enfance et de sa jeunesse, que le romancier ne cesse de scruter. Il tente inlassablement de résoudre l'énigme de ses origines, sans y parvenir tout à fait, car subsiste toujours un indéchiffrable noyau.

Pratiquement tous ses textes, dont le dernier, *Pour que tu ne te perdes pas dans le quartier* (2014), reviennent sur son enfance et son adolescence déchirée, sans éclairer tout à fait ce qui, à lui-même, demeure obscur. C'est cette obscurité, cette quête d'une vérité définitive sur soi qui est le moteur de l'écriture, une écriture rythmée autour du noyau de la subjectivité cassée. Ses personnages évoluent à mi-chemin entre deux mondes, entre ombre et lumière, vie publique et destin rêvé ; plus il éclaire le passé, plus il l'obscurcit ; et plus il vieillit, plus il rajeunit. Modiano écrit donc dans le flou, dans l'incertain, dans l'inquiétude, dans un sentiment de précarité, qui n'est cependant pas tragique, car si le brouillard obnubile les traits et empêche le bonheur de s'asseoir au fondement de l'être, il est tout aussi dissolvant pour le malheur, seule la musique polyphonique de l'âme pouvant rendre compte de ce désenchantement. C'est seulement d'une vertigineuse et poignante mélancolie.

Parce qu'il y a toujours une espèce de «je», et que ce n'est pas un «je» d'introspection, mais le «je» d'une voix. C'est plus facile ainsi d'introduire un rythme, comme une inflexion de voix. Mes phrases doivent être trouées de silence. Ce n'est donc pas vocal au sens des sermons de Bossuet, avec des périodes, des phrases très construites, avec des propositions relatives, etc. Il s'agit plutôt de trouver des choses qui s'arrêtent de manière abrupte, comme des suspens. Quand je dis musical, c'est plutôt un rythme que quelque chose de continu. (avec Sylvain Bourmeau, « Libération », mai 2013)

L'œuvre de Patrick Modiano est un jeu de piste permanent, où rien n'est laissé au hasard. Cette quête incessante, qu'il juge vaine, produit pourtant, après celle de Proust, l'une des plus fascinantes et obsessionnelles recherches du temps perdu.

Simona Modreanu

### **Bibliographie**

BENIAMINO Michel, *La Francophonie littéraire*, Paris, L'Harmattan, 1990.

COMBE Dominique, *Les littératures francophones. Questions, débats, polémiques*, Paris, PUF, 2010.

GLISSANT Edouard, *Poétique de la Relation*, Paris, Gallimard, 1990.

GRANJEAN, Pernette (sous la dir.), *Construction identitaire et espace*, Paris, L'Harmattan, 2009.

HALL Stuart, *Identités et cultures. Politiques des Cultural Studies*, Paris, Ed. Amsterdam, 2008.

MAALOUF Amin, *Les Identités meurtrières*, Paris, Grasset, 1998.

Corpus de textes de Patrick Modiano (Paris, Gallimard) :

- [1968](#) : [La Place de l'Étoile](#)
- [1969](#) : [La Ronde de nuit](#)
- [1972](#) : [Les Boulevards de ceinture](#)
- [1978](#) : [Rue des Boutiques obscures](#)
- [1985](#) : [Quartier perdu](#)
- [1990](#) : [Voyage de noces](#)

- [1993](#) : *Chien de printemps*
- [1996](#) : *Du plus loin de l'oubli*
- [1997](#) : *Dora Bruder*
- [2005](#) : *Un pedigree*
- [2007](#) : *Dans le café de la jeunesse perdue*
- [2014](#) : *Pour que tu ne te perdes pas dans le quartier*